

—D'où vient-il donc ?

—Il se sera trompé de jour et d'heure, probablement.

—Sans doute, sans doute, à moins...

—A moins ?

—A moins qu'il ne soit réellement venu la nuit dernière et qu'il n'ait abordé dans l'ilôt, un peu avant nous. Alors...

Il n'acheva pas. Les deux hommes se regardèrent ; et il y avait un peu d'anxiété dans leurs yeux, en même temps qu'une sorte d'épouvante.

—Alors, acheva Mascarot, s'il était dans l'ilôt, il a pu nous voir, nous entendre.

—Et voilà complètement éliminé sur notre compte. A cette heure, il sait que vous lui avez tendu un piège et que vous avez voulu le faire tuer, tout simplement.

Mascarot était blême. Ses yeux s'étaient creusés. Un cercle noir les entourait et ses mains étaient agitées d'un tremblement très violent. Il arracha la carabine qui pendait en bandoulière à l'épaule du surveillant. Il savait qu'elle était chargée. Il mit en joue. Mais ses mains frémissantes d'effroi pouvaient à peine soutenir l'arme. Celle-ci retomba. Jacquemin se mit à rire.

—Donnez, dit-il, vous n'avez pas l'habitude et ça me regarde !

Il parla et mit en joue, lentement. Puis, il pressa la détente. Jordanet entendit siffler la balle à son oreille, tout près.

—Je suis couvert, se dit-il, ça va chauffer.

Nous l'avons dit, une sorte de rage contre le sort qui combattait contre lui, une colère terrible, de la folie presque, décuplaient en ce moment ses forces ; plus rien ne lui restait de la faiblesse de la nuit dernière.

Instantanément, au sifflement de la balle, il aspira une gorgée d'air et plongea. En haut de la falaise, Mascarot et Jacquemin, penchés, observaient.

—Bien tiré, M. Jacquemin, dit Mascarot, qui reprit espoir.

—Oui, j'ai eu des prix de tir à la cible mouvante, fit le surveillant avec modestie en rechargeant son fusil.

Le coup de feu avait donné l'alarme. Des soldats de l'infanterie de marine se montrèrent au loin. Le poste des surveillants, en haut de la falaise, se montra. On accourut... On interrogea Jacquemin.

—C'est Jordanet, fit celui-ci, il essayait de faire, je l'ai tué.

Plus rien n'apparaissait, dans les vagues molles et caressantes du chenal au bord duquel ce drame se passait. Mascarot, seul, dans la ténacité de son épouvante, regardait toujours. Tout à coup, il murmura :

—Vous l'avez manqué, M. Jacquemin, voyez !

A bout de forces, Jordanet venait de reparaitre à la surface pour respirer ; dix balles le saluèrent. Il ne se sentit pas atteint.

—Bon, dit-il, ils ne sont pas en train aujourd'hui, ça va.

Et il se laissa couler pour se dérober à leur vue.

—Cette fois il doit être touché !

—Pas sûr !

En bas, des surveillants étaient accourus, avaient détaché le canot de runde et faisaient force de rames se dirigeant vers le point où Jordanet avait disparu. Ce dernier avait de l'avance. C'était une course, maintenant, entre l'homme et la barque, si l'homme n'était pas noyé. Il vivait. On vit surgir sa tête à quelques centaines de mètres. Si peu de temps qu'il resta visible, des balles l'effleurèrent.

—Rien encore !

Et il plongea.

Enfin, à cinquante mètres de la côte, parut la tête de Jordanet, dépassant toute sa vie dans un dernier effort.

De la falaise, on ne voyait plus le forçat, caché par des roches. Le volé, auquel le salut qu'il touchait de la main, pour ainsi dire, paraissait redonner des forces nouvelles, n'eut garde de se mettre à découvert. Étant de roche en roche, toujours caché, il atteignit le rivage, à l'abri des balles, à l'abri des regards.

Il avait échappé à la mer, aux balles, il était épuisé, la gorge brûlée, râlant de soif. Mais la soif, il savait où l'éteindre maintenant ; les petites rivières sont nombreuses tout le long de la côte, descendant des montagnes ; au pied même du sommet Nekou, la Daouit se jette dans la mer, après avoir traversé le sentier du cap Goulvain.

Il s'y laissa tomber, près du gué, but avec volupté l'eau fraîche, sentant renaître ses forces, et la vie, et l'espérance, au fur et à mesure que l'horrible tourment disparaissait.

Mais la soif partie, resta la faim. Il mangea quelques fruits ; ils sont nombreux, heureusement, dans cette partie de l'île. Cela, calma, pour un peu de temps, ces nouvelles tortures.

Mais la réaction se faisait. Il était devenu tout à coup faible comme un enfant. Ses jambes étaient brisées ; des fardoux énormes semblaient être attachés à ses bras qu'il ne pouvait plus remuer.

Une invincible envie de dormir s'emparait de lui. Dormir ainsi, près de cette rivière, en vue de tous, à deux pas de la route du cap, c'était s'exposer à être repris dans la journée même, par les surveil-

lants ou par la gendarmerie dont les pelotons allaient être, étaient déjà même, cela était certain, lancés à sa poursuite.

Mais s'enfuir, marcher encore, gagner la brousse, non, cela ne lui était plus possible. Cela dépassait les forces humaines. Ce qu'il fut capable de faire, ce fut de gagner les roches et de se glisser dans les broussailles recouvrant un ruisseau desséché, caillouteux.

Là, instantanément, sans plus penser au danger, sans même se dire que, grâce à cette imprudence, il allait perdre peut-être le bénéfice des terribles heures qu'il avait vécues en ce dernier jour et cette dernière nuit, instantanément il s'endormit d'un lourd sommeil.

Ce fut cette imprudence même qui le sauva. Les gendarmes à sa poursuite suivirent le sentier du cap Goulvain, et passèrent à vingt mètres de l'endroit où il reposait, sans se douter que celui qu'ils cherchaient était si près d'eux. Les gendarmes passèrent partout, interrogèrent partout. Personne ne put leur donner de renseignements.

Jordanet ne se réveilla que pendant la nuit, sous les tiraillements d'une faim insupportable. Quelques fruits, encore, le calmèrent. Et il se mit en marche, gagnant le mont Baen qui le protégeait encore, et voulant, avant le jour, être arrivé au pays des Ounoua. Pendant la journée, après avoir encore mangé quelques fruits, il dormit dans les broussailles. A l'approche de la nuit, il se remit en route.

Après avoir marché quelques instants, il aperçut à ses pieds, dans une vallée, tout un immense troupeau de bœufs que conduisait un seul homme à cheval, armé d'un fouet dont la lanière était longue de plus de dix mètres. Deux chiens robustes galopèrent de chaque côté du cheval. Le gardien menait les bœufs à la rivière. Beau-coup de ces hommes sont des déportés ; ils accomplissent leur rude besogne avec entrain et finissent par prendre tant de goût à la vie sauvage qu'ils sont obligés de mener, qu'ils ne songent plus à l'Europe, à la France, et vivent heureux.

—Cet homme pourrait me rendre service, se dit Jordanet... il n'a aucun intérêt à me trahir... Je puis me confier à lui.

Il se mit à descendre la colline boisée du haut de laquelle il avait aperçu le troupeau de bœufs. Comme il était sous le vent, les deux chiens le sentirent et bientôt se précipitèrent de son côté.

Jordanet escalada un arbre. Le cavalier l'aperçut, rappela ses chiens. Jordanet n'avait pas d'arme. Le gardien, rassuré, ne s'occupa plus de lui et déjà il s'éloignait, lorsqu'il s'entendit appeler :

—Monsieur ! monsieur ! par pitié, un mot !

Il s'arrêta, et d'une voix rauque :

—Qu'est-ce que vous me voulez ?

La brutalité de langage n'exclut pas la bonté du cœur.

—Monsieur, voici trois jours que je n'ai pour ainsi dire rien mangé...

Le gardien de bœufs considéra longtemps le pauvre homme. Les chiens ne grondaient plus. Ils s'étaient accroupis, et le cheval, profitant de ce moment de repit, broutait quelques brins d'herbe, laquelle poussait, drue et verte, le long de la rivière.

—Vous êtes un évadé, je parie.

—Oui... monsieur.

—Et vous vous appelez Jordanet ?

—Comment le savez-vous ?

Le cavalier haussa les épaules.

—Bien simple. Nous ne sommes pas assez loin du pénitencier pour que les nouvelles de Bourail ne nous arrivent pas. En outre, hier et avant-hier, des patrouilles de gendarmerie à votre poursuite sont passées dans la contrée. Elles ont donné partout votre signalement.

Et comme Jordanet avait un geste de désespoir :

—Ne craignez rien de moi ! Ce n'est pas moi qui vais vous dénoncer ! Du reste, les patrouilles ne dépassent pas la montagne. De l'autre côté vous serez tranquille... du moins en ce qui concerne les gendarmes.

Il tira d'un bissac du pain, du fromage, un gros morceau de viande cuite.

—Tenez, avalez-moi ça, d'abord. Vous avez besoin de vigueur.

Jordanet eut à peine la force de dire merci. Il se jeta, pauvre affamé, sur ces victuilles.

Le cavalier le regardait manger, avec un sourire de compassion. Il le l'interrompt point. Mais quand Jordanet eut fini :

—Qu'est-ce que vous comptez faire, à présent ?

—Je ne sais pas.

—Où comptez-vous aller ?

—Je n'ai d'autre but que de fuir, de fuir le plus loin possible, afin qu'on ne me reprenne pas.

—Mon pauvre homme, vous ne savez donc pas qu'il vous reste quatre-vingt-dix-neuf chances de mourir contre une de réussir dans votre fuite ?

—On me l'a dit.

—Et malgré cela ?...

—Malgré cela, j'ai voulu m'en aller.